

Du nouveau à l'Est

Nazisme d'abord, communisme ensuite : l'Europe centrale, berceau de la psychanalyse, est la région du monde où les disciples de Sigmund Freud ont été le plus sauvagement réprimés. L'heure est à une libération, encore fragile, du discours sur l'inconscient. Enquête en Roumanie

quelques psychanalystes français – de la Société psychanalytique de Paris (SPP), d'Espace analytique et de l'École européenne de psychanalyse (EEP) –, les cliniciens sérieux « se comptent sur les doigts de la main », déplore Vladimir Gradev. Mais est-ce vraiment un drame ? Qu'ils soient bulgares, roumains, hongrois ou russes, qui dit que ces nouveaux Européens nourrissent un intérêt quelconque pour la psychanalyse ? En dehors de la France, du Brésil et de l'Argentine – où la communauté analytique demeure exceptionnellement forte –, Freud pourra-t-il franchir la rampe du XXI^e siècle ?

« L'analyse est dans la pensée, pas dans le dispositif », rétorque M^{me} Zalzman. « Chez nous, la psychanalyse – ou, du moins, la psychothérapie analytique – a de l'avenir », précise prudemment le professeur Gradev. Pour étayer son optimisme, l'universitaire bulgare avance « deux raisons simples » : l'émergence, dans les pays de l'ex-Europe de l'Est, d'une « nouvelle classe moyenne-clientèle potentielle » pour les psychanalystes ; et le fait que, dans ces « sociétés marquées par la violence et le machisme »,

où pullulent les « parvenus, pour lesquels tout retour à la société rurale est impossible », les gens éprouvent le « besoin grandissant d'être vus et écoutés comme des sujets à part entière ». C'est ce que dit, à sa manière, Nina Ivanciu, ancienne analysante d'Eugen Papadima, quand elle évoque son choc à la lecture du livre de Marie Cardinal *Des mots pour le dire* (Grasset) : « C'était moi ! C'était fantastique ! », s'exclame-t-elle. « Qu'elle ait osé raconter ça, sur la place publique, qu'elle en ait fait un roman, ça m'avait complètement épâtée », ajoute M^{me} Ivanciu, qui allait devenir, une fois effacées les ombres de la Securitate, la traductrice du livre de Marie Cardinal.

HÔPITAL psychiatrique Gheorghe-Marinescu, banlieue de Bucarest. « Vous voulez dire l'hôpital pour les fous ? », a lancé le chauffeur de taxi. Le long des allées bordées d'arbres, on reconnaît les « fous » à leurs robes de chambre et à cet air absent, pointu, flottant, comme un rêve de pierre posé sur leur visage. Dans le hall du pavillon n° 9, un homme à l'allure paysanne soutient un grand adolescent – son fils – et l'aide à rejoindre sa chambre. « Schizophrénie », lâche Rita Teodoru, médecin psychiatre, membre de la SRP mais aussi de la Société pour la psychothérapie psychanalytique, créée en 1999 et forte d'une vingtaine d'adhérents. Formés par une équipe de psychanalystes des Pays-Bas, les membres de cette nouvelle

bien : « La psychanalyse accorde une importance exagérée à la sexualité. Elle donne le mauvais exemple, elle a un rôle néfaste, regardez vos films français ! S'échauffe-t-elle. C'est plein d'histoires d'inceste, d'homosexualité, de viols... Où sont les sentiments ? » Rita Teodoru fixe le sol, l'air songeur.

« La psychanalyse propose une théorie de la subjectivité humaine, présentée par Freud et ses successeurs comme ayant une portée universelle. Pourtant, institutionnellement, cela ne se vérifie qu'à l'intérieur d'une frange étroite de l'arène occidentale », remarque l'universitaire Julia Borossa, installée en Grande-Bretagne. « En dehors de l'Europe, des Amériques et de l'Australie, seuls l'Afrique du Sud, l'Inde, Israël, le Japon et le Liban ont connu, historiquement et réellement, une forme de présence institutionnelle psychanalytique », insiste M^{me} Borossa. Pourquoi la psychanalyse s'implante-t-elle dans certains pays et reste ignorée dans d'autres ?

Pour répondre, Elisabeth Roudinesco distingue deux « conditions invariantes », nécessaires à son implantation : la « constitution d'un savoir psychiatrique » – seul à même de « rendre effectif l'arrachement de la folie au sacré », selon le mot de Michel Plon – et « l'existence d'un Etat de droit, susceptible de garantir le libre exercice d'un enseignement freudien ». Sans doute faut-il aussi que les vieux mondes vacillent, que les tyrannies communautaires se relâchent, laissant surgir le doute, le sujet, la révolte, pour que s'ouvrent les brèches où la psychanalyse pourrait naître ? L'évolution récente des pays du Maghreb ou de la Turquie semble confirmer ces présages.

« Je me demandais parfois ce qu'il pouvait bien y avoir de commun entre ce patient maghrébin de la fin du XX^e siècle, pratiquement analphabète, et les dames de la haute société viennoise qui avaient permis à Freud de forger ses concepts. Quel type d'"universalité" émergeait au fil de cette

« La psychanalyse accorde une importance exagérée à la sexualité. Elle donne le mauvais exemple, elle a un rôle néfaste, regardez vos films français ! C'est plein d'histoires d'inceste, d'homosexualité, de viols... Où sont les sentiments ? »

Galina Raduleanu
médecin-psychiatre à Bucarest

association ont commencé, à l'automne 1999, sous la bannière de la Fondation romano-hollandaise pour la psychothérapie psychanalytique, de former à leur tour des élèves roumains – une dizaine, au total, l'enseignement (payant) devant durer quatre ans.

Ici, à l'hôpital, on ne croise pas les mêmes patients que ceux, étudiants, professeurs, névrosés « ordinaires », qui fréquentent le cabinet d'Eugen Papadima ou de Vasile Zamfirescu. Ici, c'est le tout-venant de la société qui défile : des femmes, des jeunes – victimes, plus souvent qu'à leur tour, de la violence des maris et des pères –, des vieux aussi, des alcooliques, des sans-emploi, des sans-logis. Parmi ces déjantés de la jungle moderne, les « cas lourds » sont légion. La durée des séjours n'excède pas trois mois. « Pour mille sept cents malades, il n'y a que mille deux cent cinquante-trois lits et une seule assistante sociale ! », fulmine la doctoresse Galina Raduleanu, médecin psychiatre elle aussi, mais de la génération des anciens. Comme la majorité de ses pairs, elle suit fidèlement les prescriptions du DSM (*Le Monde* du 8 juin), dont la dernière version vient d'être traduite en roumain.

Enfoncée dans son fauteuil, Galina Raduleanu écoute, sans piper mot, sa jeune consœur plaider la cause de la psychanalyse. « Compte tenu des pathologies très sévères que nous avons ici, compte tenu, aussi, des conditions de travail, explique Rita Teodoru, la meilleure solution de compromis, c'est la psychothérapie. Et, pour la réussir, mieux vaut être psychanalyste : cela permet d'anticiper. Il s'agit de "flotter" à la fois devant le patient et, comment dire ? sur le côté – l'essentiel demeurant la notion de transfert et de contre-transfert. C'est comme une danse, vous voyez ? » Galina Raduleanu s'agite un peu. Elle ne voit pas. Ou plutôt, elle voit trop

cure ? Je n'aurais su le dire », écrit, en mai 1982, la Tunisienne Nejia Zemni, racontant le cas d'un de ses patients, un jeune homme schizophrène, dont elle a suivi la cure pendant plusieurs années. En Tunisie et au Maroc, il n'existe pas – malgré des tentatives – de société constituée. Mais « la psychanalyse est désormais présente dans le milieu de la psychiatrie », note le psychanalyste Fethi Benslama, installé à Paris. En Turquie, où une société de psychanalyse a été récemment créée, grâce à l'aide de la SPP, un colloque international, portant sur le thème « Transmission-tradition », devrait se tenir, début novembre, à Istanbul.

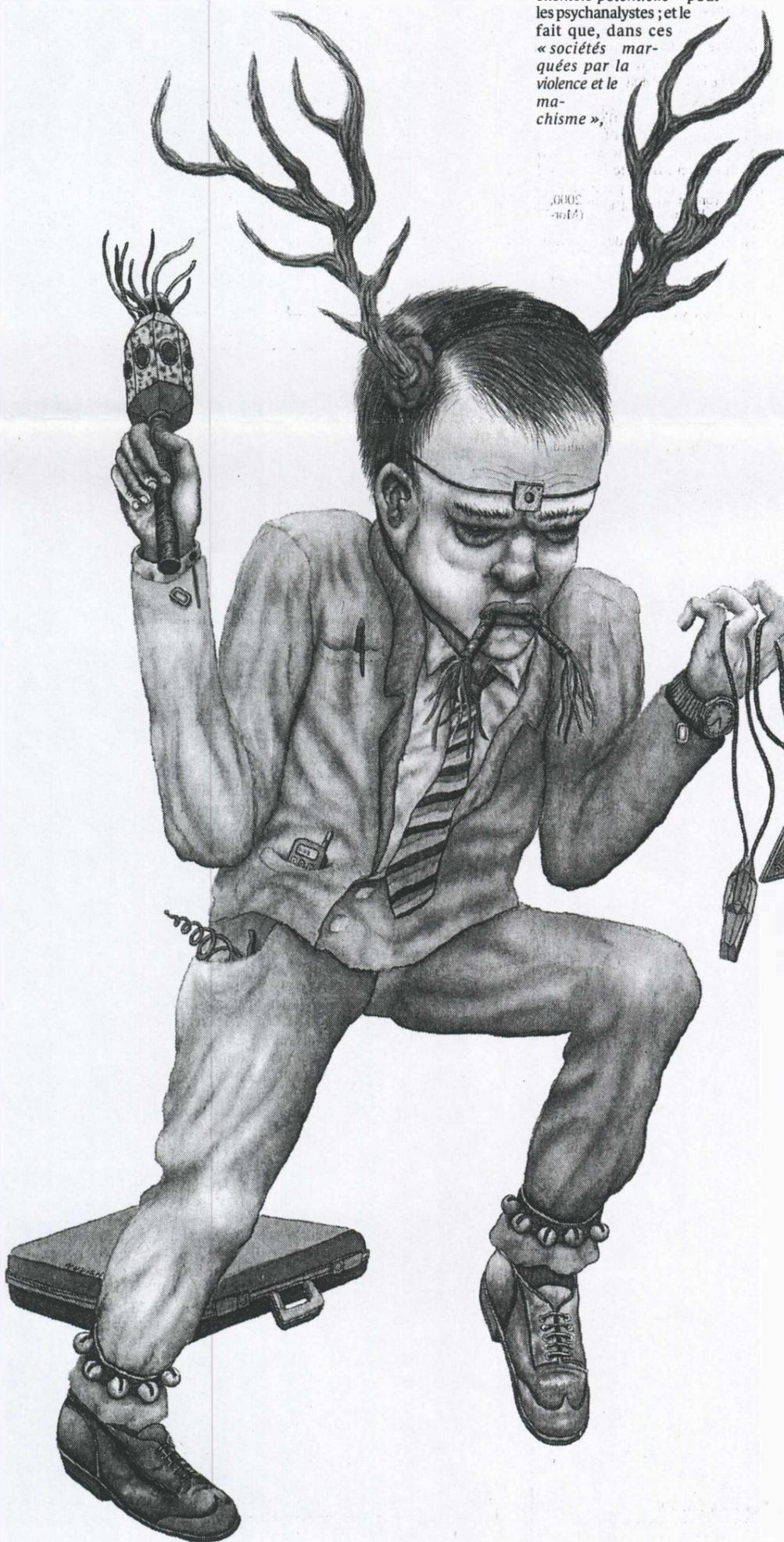
A Bucarest, au pavillon n°9, Rita Teodoru sourit. « Nous sommes la première génération de psychothérapeutes analytiques », dit-elle fièrement. En tant que psychanalyste – son cabinet privé lui prend une quinzaine d'heures par semaine –, elle n'en est qu'« au début ! » Pour améliorer sa formation, Rita aimerait faire une nouvelle « tranche » (d'analyse).

« Mais comment faire ? lâche-t-elle. Ici, à Bucarest, tous les psychanalystes sont des copains, on est si peu nombreux ! » Quittant le pavillon, le père du jeune schizophrène s'engage dans l'allée. Il marche d'un pas lent. Une brise légère agite les feuillages.

Catherine Simon
Dessin : Nuvish

★ *La Fragilité du bien, le sauvetage des juifs bulgares*, Vladimir Gradev, Albin Michel, 1999.
Jacques Lacan, esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée et Généalogies, Elisabeth Roudinesco (Fayard, 1993-1994).
Au-delà du malaise, psychanalyse et barbaries, Ghyslain Lévy (Erès 2000).
Chronique d'un discours schizophrène, récit d'une psychanalyse sans divan, Néjia Zemni (L'Harmattan, 1999).

PROCHAIN ARTICLE :
Les chantiers de demain



Les parents n'avaient pas eu l'habitude, quand il était gamin, de lui lire la revue *Vaillant* (réplique soviétiquement correcte du *Journal de Mickey*, fanzine américain et donc impérialiste selon la logique de ces temps de guerre froide), le petit Eugen Papadima ne se serait peut-être jamais familiarisé avec la langue française. Et, a fortiori, avec Freud.

Né dans la Roumanie du maréchal fasciste Ion Antonescu, grandi sous la chape stalinienne et mûri dans l'ombre de Constantin Ceausescu, le futur cofondateur de la Societati romane de psihanaliza (Société roumaine de psychanalyse, SRP, créée en février 1990) fait partie de cette génération à qui on a imposé la langue russe à l'école. Il a appris, seul, les rudiments du français, dont la maîtrise est alors l'apanage des cercles cultivés de l'élite citadine. A l'époque, comme la quasi-totalité des Roumains, Eugen Papadima ne sait rien de la psychanalyse – cette « pseudoscience bourgeoise », charriant un « fonds anti-humain », comme l'ont affirmé, en décembre 1952, les membres de la section de sciences médicales de l'Académie de la République populaire roumaine. Mais l'interdit stimule. Ayant déniché une traduction française de *l'Introduction à la psychanalyse*, le jeune Papadima se met au travail. « Il me fallait déchiffrer deux langues : le français et la psychanalyse. Au début, je lisais une page par heure. Je vérifiais chaque mot dans le dictionnaire », se souvient le quinquagénaire, qui reçoit dans son petit appartement du nord de Bucarest. Sur une étagère sont rangés quelques livres, dont l'un de Melanie Klein. « Je l'ai lue pour la première fois en 1980 », précise notre hôte, en offrant aux visiteurs du café noir et du Coca-Cola.

L'Europe centrale, lieu de naissance et berceau de la psychanalyse, a été en même temps la région du monde où les disciples de Sigmund Freud ont été le plus sauvagement réprimés. Les pionniers de la psychanalyse – stigmatisés comme « doctrine juive » – seront d'abord victimes de la nuit nazie, avant de subir, pendant un demi-siècle, l'implacable déni du système communiste. « En Bulgarie, de 1944 à 1989, Freud a été l'auteur interdit par excellence », constate le professeur Vladimir Gradev, qui enseigne la psychanalyse au département d'études culturelles de l'université de Sofia. « Durant toute cette période, les livres ont été censurés, confisqués. Seuls les commentaires – de préférence au vitriol – étaient autorisés. »

Comme son confrère roumain, l'universitaire Vasile Zamfirescu, fondateur de la maison d'édition Trei, Vladimir Gradev et ses amis bulgares traduisent à tour de bras, via leur toute nouvelle maison d'édition, Lik. Etudiante à Timisoara dans les années 70, Delia Vasiliu se souvient : « Le premier texte que j'ai lu parlant de la psychanalyse, c'était un article de Julia Kristeva paru dans la revue *Tel Quel*, en 1972 ou 1973. » Circulant sous le manteau, les livres et les journaux édités en Europe de l'Ouest sont aussitôt photocopiés, constituant ce que le sociologue Vintila Mihailescu appelle joliment des « bibliothèques volantes » – à l'instar du tapis de la fable orientale. Traductrice, avec Rodica Stoicescu, de *Lorsque l'enfant paraît* de Françoise Dolto et du *Lacan* d'Elisabeth Roudinesco, Delia Vasiliu a dû attendre le début des années 80 pour lire, sous forme de photocopies, une version française des *Cinq essais de psychanalyse* de Freud. « Dans notre vie d'alors, dit-elle, faite de contraintes et d'interdits, il y avait plus de joie à découvrir les livres que pour la génération d'aujourd'hui – pressée de réussir vite, de gagner de l'argent, de consommer. »

La fin des régimes communistes a été vécue à la fois comme un traumatisme et une libération. « Les gens sont passés, d'un coup, de l'ère étatiste au capitalisme sauvage », rappelle la psychanalyste française Nathalie Zalzman, qui suit avec passion l'évolution du mouvement psychanalytique dans l'ex-URSS. Aujourd'hui, à Moscou comme à Saint-Petersbourg – où l'Institut de psychanalyse, fondé il y a dix ans par un proche du pouvoir, a son siège officiel – « évoquer Pavlov est presque devenu de mauvais goût. La société russe, ajoute M^{me} Zalzman, a été tellement contrainte qu'elle explose et implose, suscitant une efflorescence de thérapies – y compris des thérapies « sauvages », comme ces hypnotiseurs qu'on voit tenir séance à la télévision ». A Sofia, malgré l'aide apportée par